



# Mandarin et crises de nerfs

Quelle que soit la langue dans laquelle ils s'expriment les chirurgiens, on le sait, écrivent fort peu. Qui les retient ? Quelles secrètes raisons font qu'ils n'osent pas prolonger leur main par le crayon comme ils le font par leurs tranchants outils ? Quelles déchirures intimes leur interdisent de passer de la chair au papier, de troquer le rouge du sang pour le noir de l'encre ?

On dira que ce sont là les réminiscences contemporaines du vieux statut de barbier. D'autres ajouteront qu'ils doivent encore faire avec de tristes images d'Epinal ; des représentations collectives qui, dans le monde médical, les situent aux antipodes de ces intellectuels que seraient, notamment, les internistes. Comment savoir, quand on n'est pas chirurgien ? Tout semble se passer ici comme avec ces conteurs qui savent merveilleusement dire les fables sans jamais pouvoir les écrire. On sait à quel point nombre de chirurgiens savent – et prennent plaisir à – raconter leur savoir et leur pratique sur des corps allongés. On observe dans le même temps que bien peu s'autorisent à coucher par écrit souvenirs, réflexions, perspectives.

Mais toutes les règles ne vivent que de leurs exceptions. En voici aujourd'hui une nouvelle démonstration avec la toute récente publication d'un ouvrage signé du chef de service de chirurgie d'orthopédie-traumatologie de l'Hôpital Lariboisière de Paris, par ailleurs directeur de recherches au CNRS, et dont son éditeur prend soin de préciser aux futurs lecteurs qu'il est «un spécialiste de la prothèse de la hanche de renommée internationale».<sup>1</sup>

C'est un bien curieux ouvrage qui apparaît déjà comme un précieux témoignage de ce qu'a pu être – en France comme, sans doute, dans nombre de pays

industriels – l'évolution de la pratique de la chirurgie dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle et dans la première décennie du suivant. L'auteur était interne quand l'homme posait le pied sur la lune. Il a connu la mise en scène des grandes visites, les rapports entre patrons et patients à une époque où personne n'aurait osé les qualifier d'infantilisans. Il a ensuite persévéré dans la carrière hospitalo-universitaire parisienne, refusé l'exercice rémunérateur totalement libéral.

Et il ne craint pas, aujourd'hui, d'afficher ses contradictions. De revendiquer le statut de «grand mandarin» et le maintien du secteur privé dans les établissements publics tout en prêchant pour une pratique chirurgicale hospitalière plus égalitaire, mieux ouverte aux plus pauvres, accessible sur le sol français à ceux qui ne sont pas de nationalité française.

C'est un ouvrage à entrées multiples. Certaines ne surprendront pas. C'est l'exposé des raisons personnelles qui font que l'on devient chirurgien. C'est encore – justifiant la tendance à la «crise de nerfs» – le réquisitoire récurrent – et amplement justifié – dénonçant les profondes incohérences de l'administration hospitalière française (si tant est qu'elle soit la seule au monde à blâmer) sans parler de son mépris trop souvent affiché pour les pratiques professionnelles qu'elle administre. Ce sont enfin les mille et un symptômes montrant à quel point l'auteur estime que sa compétence et son savoir-faire chirurgical devraient l'autoriser à élargir son champ d'action pour, précisément, administrer l'activité hospitalière. Quelle que soit leur discipline et quelle que soit l'époque, les mandarins résistent souvent mal – on peut les comprendre – à la tentation de la République des savants.

On rira encore de voir l'auteur pester contre la propension de nombre de ses confrères à prendre plaisir à «parler dans

les médias». On regrettera qu'il n'ose pas aller plus loin dans sa réflexion sur les raisons qui font que l'on n'enseigne plus, comme avant, l'anatomie ; ou sur celles qui font que les cerveaux jugés par leurs pairs les plus aptes à pratiquer la médecine s'éloignent à jamais des blocs opératoires.

Pour autant d'autres entrées surprennent et séduisent. Comme le parallèle fait entre «rétributions» «et amour-propre» ou les comparaisons établies entre la pratique de la chirurgie et celle de la cuisine. Et encore les décalages croissants entre les jugements portés sur la qualité de la pratique chirurgicale française, selon qu'ils proviennent de l'Hexagone ou d'autres pays.

Il faut surtout compter avec, courant en filigrane et italiques, ce que l'auteur dit de sa greffe de foie. Une greffe qui lui permet aujourd'hui de continuer à corriger des squelettes. Loin de la crise de nerfs, mandarinat ou pas, on a rarement lu de témoignage sonnante aussi juste. A lui seul il justifierait la lecture de l'ouvrage.

Jean-Yves Nau  
jynau@orange.fr

## Bibliographie

1 Sedel L. Chirurgie au bord de la crise de nerfs. Paris : Editions Albin Michel, 2008 ; 261 pages. ISBN 978-2-226-18697-3.